



Louis Bergès (dir.)

## La montagne explorée, étudiée et représentée : évolution des pratiques culturelles depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

---

# Arts, culture, patrimoine du Queyras (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)

Jean-Gérard Lapacherie

---

DOI : 10.4000/books.cths.11362

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2020

Date de mise en ligne : 9 juin 2020

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508877



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

LAPACHERIE, Jean-Gérard. *Arts, culture, patrimoine du Queyras (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> SIÈCLES)* In : *La montagne explorée, étudiée et représentée : évolution des pratiques culturelles depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2020 (généré le 20 novembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/11362>>. ISBN : 9782735508877. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.11362>.

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 novembre 2020.

---

# Arts, culture, patrimoine du Queyras (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)

Jean-Gérard Lapacherie

---

- 1 « Une cellule fortement clôturée, difficilement accessible dans toutes les directions », voilà dans quels termes Raoul Blanchard définit le Queyras<sup>1</sup>. Les métaphores de la clôture, de la chartreuse ou de la cellule de monastère, de la forteresse sont éloquentes. Si tant est que la métaphore de la cellule soit pertinente, dans la réalité, il n'y a pas une cellule, mais plusieurs, autant que de communautés ou communes, à savoir au nombre de sept, ou de villages et hameaux (une trentaine), entre lesquels n'est érigée aucune clôture. Ce ne sont pas les seules métaphores. Les nombreuses études que le géographe Raoul Blanchard (1877-1965) a publiées sur cette vallée de haute montagne entre 1908 et 1950 commencent par une description des conditions qu'il qualifie tantôt de naturelles, tantôt de physiques, tantôt de matérielles, à savoir le relief, l'altitude, la pluviométrie, l'hydrographie, l'exposition des versants, la nature et la composition des sols, l'érosion glaciaire, etc. La métaphore des « conditions » est empruntée à la grammaire logique : une action, à partir du moment où elle se réalise, entraîne une autre action. Là est le cœur du déterminisme. À ce déterminisme physique, dans les années 1940, Raoul Blanchard a essayé de substituer l'hypothèse d'un déterminisme culturel, l'état sinistré du Queyras s'expliquant par l'existence de routines ou de structures mentales archaïques. Au sujet de l'habitat et de la cohabitation avec les animaux dans une même salle commune, il écrit pour expliquer le phénomène :

« Nous soupçonnerions plutôt la persistance de vieilles habitudes héritées d'un régime social ou politique évanoui ; on sait à quel point la force d'inertie paralyse les transformations de l'habitat rural, particulièrement dans un milieu aussi fermé que le Queyras.<sup>2</sup> »

- 2 Ces conditions physiques expliqueraient les techniques archaïques (araire, jachère, pas ou peu d'engrais, pas de chemins agricoles, pas de route carrossable jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, transport des récoltes à dos d'homme ou par bêtes de somme, etc.) et des modes de vie héritées d'un passé séculaire (la cohabitation avec les animaux). Or, alors que ces conditions n'ont pas changé au cours des deux derniers siècles, ce qu'elles sont censées déterminer, à savoir l'agriculture de montagne, a disparu.

- 3 La thèse d'une vallée de haute altitude close sur elle-même, reprise dans la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, entre autres auteurs, par Robert Burns<sup>3</sup> et Augustin Guillaume<sup>4</sup>, est en partie infirmée, entre autres faits, par deux réalités avérées, l'une matérielle, l'autre culturelle, à savoir l'irrigation de près de la moitié des terres cultivables grâce à un réseau très dense de canaux dont certains ont été creusés aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles<sup>5</sup> et l'alphabétisation massive et précoce, dès le xv<sup>e</sup> siècle, de la population. De plus, les recherches menées à partir des années 1970 infirment, non pas les descriptions admirables de Raoul Blanchard, mais les conclusions qu'il en a tirées. À celles-ci, il est opposé la modernité démocratique des communautés d'Ancien Régime et le niveau élevé de développement économique et social que ces communautés ont atteint sans bourgeoisie et sans aide de l'État<sup>6</sup>; l'adaptation des Queyrassins aux conditions économiques changeantes<sup>7</sup>; les stratégies commerciales et de mobilité auxquelles ont eu recours au XIX<sup>e</sup> siècle les familles pour faire face aux crises économiques, et la maîtrise de la culture écrite par des populations tenues souvent pour arriérées<sup>8</sup>. Ce sont surtout les études menées dans le cadre de l'Inventaire général des Monuments historiques et des Richesses artistiques de la France, en particulier celles de Marie-Pascale Malle<sup>9</sup>, qui ont substitué au Queyras réduit à un vestige archaïque du Moyen Âge un Queyras relativement heureux, prospère, inventif. Soit la maison-type, singulière et primitive, adaptée au climat et au relief, qui se serait maintenue, telle quelle, au fil des siècles<sup>10</sup>. Marie-Pascale Malle montre qu'il n'y a pas une maison queyrassine, mais des maisons, que celles-ci ne se soumettent pas au seul même modèle, mais que la disposition des pièces et leur destination varient d'une maison à l'autre, que la quasi-totalité d'entre elles sont récentes, datant de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et du tout début du XIX<sup>e</sup> siècle, et que, modifiées, agrandies, rénovées, reconstruites, elles sont, en un mot, modernes, c'est-à-dire adaptées au mode de vie et de production de leur époque.
- 4 L'étude qui suit a pour objectif d'amplifier les hypothèses en germe dans l'Inventaire général et cela à partir des réalités suivantes : la haute culture d'une population lettrée, la pratique du théâtre et du plain-chant, les vitraux et le programme décoratif des églises, l'ornementation et les décors intérieurs.

## Une population lettrée

- 5 Les études portant sur l'alphabétisation des habitants du Briançonnais et du Queyras écartent communément ce que l'on est contraint de nommer *haute culture*, puisque le nom *culture* désigne désormais à peu près tout et n'importe quoi. Cette haute culture s'exprime dans les innombrables écrits du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle. Leurs auteurs se répartissent, suivant la profession qu'ils exerçaient, en curés, pasteurs, professeurs, médecins, instituteurs, fonctionnaires, ingénieurs, négociants ou industriels. Les domaines qu'ils abordent sont l'histoire locale, les mœurs, traditions et coutumes, l'analyse d'archives, le patois, les contes, la vie des saints ou des hommes morts en réputation de sainteté, la rhétorique religieuse, l'observation de cas médicaux communs, le développement économique, la pédagogie et les matières d'enseignement, la morale publique et la formation de soi. Ces écrits se présentent sous des formes diverses : manuscrits inédits, dont quelques-uns, signalés dans des notes d'ouvrages publiés, sont introuvables (par exemple le registre de la communauté de Château-Queyras, une histoire du Queyras par l'abbé Berge, une histoire de la communauté

d'Abriès par l'abbé Richard (1834-1907), etc.); journaux familiaux oubliés dans des armoires; articles ou études publiés dans des revues savantes (*Revue du Dauphiné*, bulletins annuels ou semestriels divers (ceux de l'Académie delphinale, de la Société d'études des Hautes-Alpes, de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie, de la Société des statistiques, des sciences naturelles et des arts industriels du département de l'Isère), *Annales des Alpes*, *Annuaire du Club Alpin Français*, *Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné*); brochures imprimées d'une dizaine de pages et publiées soit par une institution, telle que le Syndicat d'Initiative du Queyras ou la Chambre de commerce de Marseille, soit à compte d'auteur; livres imprimés, pour beaucoup d'entre eux, à compte d'auteur. Les patronymes de ces auteurs sont ceux de longues lignées queyrassines: les abbés Jacques Gondret (1820-1893) et Pierre Berge (1868-1949)<sup>11</sup>, l'abbé Chaffrey-Martin (1813-1872)<sup>12</sup>, l'abbé Victor Gignoux (1810-1860), les abbés Jean-Laurent Merle (1808-1877) et Bourcier (1749-1816)<sup>13</sup>, l'instituteur Joseph Maritan (1820-1891), le docteur Richard-Calve (1799-1848), l'ingénieur Pierre Isnel (1864-1938), le docteur Chabrand (1812-1898), Claude Arnaud<sup>14</sup>, ou alliés à une lignée queyrassine: Jean Tivollier (1859-1938)<sup>15</sup>, le docteur Rozan de Château-Ville-Vieille<sup>16</sup>. Pour rendre compte de ces écrits, il faut distinguer ce qui est nommé histoire littéraire ou histoire de la littérature, enseignée dans les lycées et les universités de 1820 ou 1830 à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, de ce que les bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, entre autres auteurs Dom Vallet, Dom Rivet et Dom Clément, ont appelé l'*Histoire littéraire de la France*, qui a abouti à une entreprise éditoriale, souvent méconnue, de douze volumes publiés entre 1733 et 1763 et de trente et un autres publiés entre 1814 et 2015 par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. L'adjectif *littéraire* a deux ou plus de deux sens. Pour les mauristes, il se rapporte aux connaissances que l'on peut acquérir dans les écrits de jurisconsultes, théologiens, Pères de l'Église, évêques, historiens, rabbins, hérésiarques, etc. que ces écrits soient des lettres, des cours d'université, des essais, des livres manuscrits ou imprimés. À la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, l'adjectif *littéraire* s'est enrichi de sens nouveaux, la littérature devenant l'expression singulière du génie d'un peuple ou d'une nation ou d'un individu ou une œuvre de haut langage ou d'art du langage. Les catégories, telles que le néo-classicisme, le préromantisme, le romantisme, l'art pour art, le réalisme, le naturalisme, le symbolisme, avec lesquelles il est rendu compte de la littérature au xix<sup>e</sup> siècle, sont inadéquates pour étudier les écrits queyrassins. En revanche, si l'on entend *littéraire* dans le sens donné par les mauristes, il est possible d'analyser les connaissances, souvent érudites, qui sous-tendent ces écrits et les sujets qui y sont développés. Pourtant, dans cette littérature savante, froide ou impartiale, dont l'érudition est historiquement datée, parfois caduque, il arrive que perce l'expression d'états d'âme ou d'une vie intérieure, faits qui relèvent de la littérature au sens moderne de ce terme, quand elle est l'expression d'une singularité individuelle. Ainsi, l'abbé Gondret exprime, dans un style désinvolte et volontiers ironique, une critique de Montaigne, dont il moque les préventions sur l'éducation des filles, réduite à la seule science du ménage, alors que, dans le Queyras, celles-ci reçoivent la même instruction que les garçons<sup>17</sup>. Citons l'ingénieur Isnel qui, effrayé par la brutalité de la guerre à laquelle il a participé, adopte dans les années 1920-1930 les positions d'historiens antimodernes, dont Funck-Brentano et Boulainvilliers, pour opposer aux horreurs du monde moderne la relative humanité de la féodalité et de l'Ancien Régime<sup>18</sup>. On peut citer aussi l'instituteur Joseph Maritan, qui a écrit une histoire et une géographie de France, ainsi qu'une histoire sainte en alexandrins, quelques poèmes d'assez bonne qualité et un essai de morale publique sur la perfection de soi. Il est

l'auteur d'un exercice tenu par les sémiologues pour l'essence même de la littérature<sup>19</sup>, à savoir la parodie, transformant les *Lamentations de Jérémie*, qui ont été mises en musique dans les *Leçons de Ténèbres*, en un texte pittoresque en patois provençal dans lequel il énumère les sobriquets des habitants des villages et hameaux du Queyras (*pèle-chiens, cure-toupins, tripes longues...*) et les défauts qui leur étaient attribués.

- 6 Il est des faits qui confirment cette haute culture. Jean-Laurent Merle, curé de la très petite paroisse de l'Echalp, réunissant alors à peine deux cents fidèles en 1840, a constitué pendant quelques années une bibliothèque personnelle de près de deux cents livres, dont un tiers seulement a été sauvegardé, et qui comprend des ouvrages de théologie publiés entre le xvi<sup>e</sup> et le début du xix<sup>e</sup> siècle, et dont les auteurs sont protestants, jansénistes ou jésuites, mais aussi des ouvrages traitant d'histoire sainte, de philosophie morale, de bonnes mœurs, d'histoire profane, de grammaire, de langue française, de latin, de poésie. Dans un manuscrit intitulé *Mes Souvenirs*, Joseph Maritan, alors inspecteur des écoles primaires, écrit :

« En 1862, j'ai acheté, pour 97 francs, du libraire Rispaud, d'Embrun, plusieurs ouvrages de ma bibliothèque, entre autres, le *Dictionnaire géographique* en 20 volumes brochés, *L'Encyclopédie Courtin* 19 volumes cartonnés, *L'Encyclopédie Diderot* et d'Alembert, 38 volumes solidement reliés, etc., etc., etc.<sup>20</sup> »

- 7 Maritan a compilé ces ouvrages savants pour écrire une trentaine de biographies, traitant l'une des écrivains illustres, l'autre des ecclésiastiques illustres, une troisième des médecins illustres, une quatrième des Dauphinois illustres, etc. déclinant les professions et les origines jusqu'à épuisement des données qu'il lisait dans les encyclopédies qu'il avait acquises.
- 8 Dans le Queyras, la haute culture excède dans d'importantes proportions ce qui est nommé *literacy*. Il semble qu'une partie de la population, et pas seulement les membres du clergé, connaissait le latin : on peut lire dans les églises, sur les cadrans solaires, sur les murs de quelques maisons, dans les archives des anciennes communautés, des textes, plus ou moins longs, en latin. Les anecdotes sans cesse répétées dans les ouvrages de vulgarisation (réunions d'un conseil municipal se faisant en latin<sup>21</sup> ou ingénieurs et minéralogistes, en mission à Saint-Véran au début du xix<sup>e</sup> siècle, interpellés en latin par les notables du village), même si elles embellissent sans doute la réalité des choses, acquièrent un vernis de vraisemblance parce qu'elles convergent avec des faits avérés. Ce que montrent les archives, en latin ou en français, de 1343 à 1789, c'est la parfaite connaissance que les consuls, notaires, secrétaires des communautés du Queyras avaient des arcanes de la justice d'alors, des procédures et des recours, des ordonnances et des arrêts, pour défendre leurs droits sur les alpages, les forêts, les pâturages, les cours d'eau, certaines terres, qui étaient, pour les communautés, des sources de revenus élevés, multipliant les procès à l'élection de Gap, au bailliage de Briançon, aux parlements du Dauphiné et de Bourgogne, au Conseil du Roi pour défendre leurs droits. En 1343, le Dauphin leur a cédé aussi les tailles et les offices municipaux : il incombait aux communautés d'établir l'impôt, de le répartir entre les divers *caput domus* ou chefs de maison suivant des péréquations subtiles et en tenant compte des revenus réels que chaque famille tirait de l'exploitation de ses terres, de le recouvrer ; et pour cela, consuls et notaires ont rempli des livres de compte, dressé de nombreux registres (des propriétés, dit *cadastre*, des mutations, des cotes non liquidées, des recouvrements, des dépenses engagées par les consuls, etc.) et imaginé des procédures, dont la distinction entre l'ordonnateur (des dépenses) et le

payeur et surtout l'audit, un auditeur vérifiant les comptes des consuls, avant que ceux-ci ne les présentent aux propriétaires assemblés qui les approuvaient ou non par un vote. A donc été mise en place sur les ruines de la féodalité et à partir de rien une administration à la fois efficace et équitable. Les Queyrassins étaient rompus aux comptes, au négoce, aux transactions, comme le souligne assez justement le titre de la thèse d'Harriet Rosenberg, *A Negotiated World*<sup>22</sup>, ce qui explique, entre autres raisons, qu'ils aient brillamment réussi, à compter de 1830, dans leurs entreprises commerciales à l'étranger<sup>23</sup>. Aussi les exemples de l'araire ou de la jachère sont-ils peu pertinents pour illustrer la supposée routine queyrassine ou le prétendu retard de l'économie de la vallée.

## Pratiques artistiques

- 9 En 1909, quand Raoul Blanchard réside à Saint-Véran pour y étudier les singularités de ce village de haute montagne, il y apprend que, depuis plusieurs années, des habitants jouent chaque année une pièce de théâtre. Il cite quelques titres : *Les deux orphelines*, *La porteuse de pain*, *Marceau ou les enfants de la République*, une passion, des comédies de Molière. Sans étudier ces réalités, il va immédiatement aux causes. La cause (car il y en a une seule), ce sont les conditions physiques ou naturelles : la neige et le froid qui empêchent de travailler pendant six ou sept mois dans les champs ou dans les prés. Alors, on se divertit : jeux de cartes, discussions, repos, artisanat, meubles et objets sculptés, théâtre. Des essayistes ont avancé l'hypothèse d'une survivance des mystères médiévaux<sup>24</sup>, dont des érudits haut-alpins ont retrouvé des manuscrits dans les archives de communautés de la vallée de la Durance. Pourtant, dans aucun document, il n'est fait état de ces mystères. Tous les auteurs, qu'ils soient ou non queyrassins, confirment que, pendant un siècle (et peut-être davantage), de 1850 à 1950 environ, dans quasiment tous les villages de la vallée et pas seulement à Saint-Véran, des habitants ont fait du théâtre et les pièces préparées ont été jouées en public : à Fontgillarde et Pierre Grosse (Molines en Queyras), à Aiguilles, à La Monta (Ristolas), au Roux d'Abriès (Abriès). Il est possible que dans les deux communes qui ne sont pas citées ci-dessus, Arvieux et Château-Queyras, des habitants se soient essayés à cette activité, mais nous ne disposons pas de témoignage qui l'attesterait. En 1902, il existait à Aiguilles une société théâtrale, qui émettait, pour deux francs, une carte d'adhérent donnant accès aux spectacles à prix réduit. Parmi les pièces jouées dans ce village, on compte *L'anglais tel qu'on le parle* de Tristan Bernard (1866-1947), vaudeville en un acte créé en 1899. Le répertoire comprend, outre des comédies de Molière et des mélodrames ayant connu de vifs succès à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, des Passions jouées au moins à Saint-Véran et à Abriès, et, dans les années 1930, une adaptation pour le théâtre d'un roman réaliste, *Nêne* d'Ernest Perochon (1885-1942), qui a obtenu le prix Goncourt en 1920. Certes, des spectacles de comique troupier ont été montrés à Fontgillarde ou au Roux d'Abriès, des sketches comiques du genre de ceux qui étaient joués dans les music-halls de Marseille. Mais la plupart de ces pièces, exigeantes et ambitieuses, atteste que ceux qui les ont choisies et qui les ont jouées avaient un goût sûr et étaient informés de ce qui avait ou avait eu du succès dans les grandes villes de France ; c'est donc qu'ils ne vivaient pas dans un univers clos et refermé sur lui-même.
- 10 La question du théâtre populaire, un théâtre émancipateur par le peuple et pour le peuple, permettant au plus grand nombre d'accéder à la culture, a hanté les

théoriciens, historiens et responsables de théâtre pendant presque tout le xx<sup>e</sup> siècle. Or, le théâtre queyrassin s'inscrit dans cette perspective. Certes, les acteurs ou les responsables n'ont pas senti la nécessité de mettre en récit leur expérience pour y donner un sens ou pour l'inscrire dans une histoire, comme cela a été fait à Bussang, dans les Vosges, où le Théâtre du Peuple, fondé en 1895, soit un demi-siècle après les premières expériences dans le Queyras, est tenu pour l'exemple parfait d'un théâtre populaire, qui renouerait, dans des formes différentes, avec les mystères de la fin du Moyen Âge. De fait, ces expériences queyrassines échappent à l'histoire de la culture et des formes, les traces qui restent étant trop ténues pour qu'il soit possible de reconstituer avec rigueur ce qui a été : pas ou plus de documents, pas d'indication sur le lieu où étaient jouées ces pièces, sinon à La Monta (Ristolas), pendant deux ou trois ans, le préau de la nouvelle école, détruite, comme tout le village en juin 1940, lors de l'attaque italienne, pas de nom d'acteur, sauf pour *L'anglais tel qu'on le parle* joué à Aiguilles, pas de nom de metteur en scène ou de directeur de troupe, pas d'éditorial ou de profession de foi exposant les intentions des acteurs et les buts qu'ils ont poursuivis.

- 11 La pratique du plain-chant dans la liturgie catholique avec deux chœurs de chantes, hommes et femmes, est également attestée à la fois par divers témoignages et par les manuscrits de messes chantées conservées dans les archives de la paroisse du Queyras. L'empan historique est plus large encore que pour le théâtre : de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle aux années 1950, et les témoignages sont plus précis, puisqu'ils attestent l'existence à Saint-Véran d'une école de chantes, dans laquelle, une fois ou plus par semaine, enfants et jeunes gens étaient initiés, soit par le curé, soit par le maître d'école, à la technique subtile du plain-chant, c'est-à-dire à une activité artistique qui s'enracine dans le lointain passé de l'Europe chrétienne.

## Vitreaux, estampes et lithographies

- 12 Le cas des vitreaux est encore plus éloquent. L'art du vitrail, qui a été délaissé pendant trois siècles, du xvi<sup>e</sup> au début du xix<sup>e</sup> siècle, a connu un vif renouveau lors de la redécouverte de l'art ogival, dit gothique au xvi<sup>e</sup> siècle, par les auteurs romantiques. Cet art qui a touché les villes et surtout les régions du centre, du nord et de l'est de la France, dans le Sud-Est, s'est manifesté dans quelques grandes villes, mais n'a pas touché les campagnes :

« Les régions méridionales paraissent, dans l'ensemble, moins bien dotées, en quantité et en qualité, que les autres.<sup>25</sup> »

- 13 Or, dans le Queyras, on dénombre dans huit églises paroissiales 46 vitreaux (grisailles, vitreaux à personnages, vitreaux historiés d'une scène biblique), dont 14 dans la seule église du village d'Abriès. Ces vitreaux, payés par de générateurs donateurs, ont été posés entre 1842 et les années 1930, la plupart d'entre eux datant des années 1860-1890. Les maîtres verriers auxquels ils ont été commandés et qui les ont livrés étaient établis à Lyon (Louis Payet), dans l'Ain (Jean-Augustin Bessac, 1858-1917), en Isère (Louis Balmet, 1876-1957 et Jean-Augustin Bessac), en Haute-Garonne (Amédée Bergès, Louis-Victor Gesta, 1828-1894), dans la Loire (Félix Gaudin, 1851-1930), à Montreuil (Julien Vosch, 1885-1964)<sup>26</sup>. Le Queyras n'est pas resté à l'écart d'un phénomène culturel et artistique qui a touché pendant un demi-siècle les grandes villes de France, alors qu'il n'existe, dans cette vallée de haute altitude, aucune tradition architecturale qui puisse être qualifiée de gothique.

- 14 Le décor des églises, en particulier, celui qui a été mis en place au XIX<sup>e</sup> siècle, confirme que les Queyrassins étaient sensibles aux formes artistiques de la France centralisée. Il n'est pas de chapelles ou d'églises dont les murs ne soient pas décorés d'un chemin de croix, soit sous la forme de tableaux ou de tableautins, soit sous la forme de panneaux de bois sculptés en relief, soit sous la forme d'estampes, soit sous la forme de lithographies, de panneaux métalliques imprimés ou de céramiques. Les estampes qui datent du début du XIX<sup>e</sup> siècle viennent de la maison Basset, établie rue Saint-Jacques à Paris, qui a produit des milliers d'estampes à sujet religieux ou profane, lesquelles sont conservées avec soin au titre d'objets patrimoniaux. Les lithographies ont été acquises auprès de maisons établies dans le quartier Saint Sulpice et qui ont diffusé des images de grande qualité graphique : la dynastie des Bouasse-Lebel, Letaille père et fils, Louis Turgis jeune et Turgis veuve, etc.<sup>27</sup>

## Meubles et objets sculptés

- 15 Il est un dernier fait d'ordre culturel qui dément la thèse de la « cellule fortement clôturée » : ce sont les meubles (armoires, tables, buffets, lits clos, fauteuils, chaises, etc.) et autres objets (coffres, coffrets, coffins, boîtes, lampes, lanternes, coiffes, fuseaux, quenouilles, rouets, etc.) sculptés ou gravés ou peints (les cadrans solaires), en bois, en pierre ollaire, en cuir, en dentelle ou en métal, avec lesquels les Queyrassins pendant plusieurs siècles ont orné ou décoré leur maison ou procédé à leurs activités quotidiennes. Ces objets et meubles sont recensés pour une partie d'entre eux dans l'Inventaire général ou conservés dans des musées : le musée départemental de Gap, le musée dauphinois de Grenoble, le musée ethnographique de Genève. Ils sont considérés comme des objets patrimoniaux ou des œuvres d'art, relevant d'un art dit tantôt rustique, tantôt populaire, tantôt régional, tantôt alpin. Cet art, florissant du XVI<sup>e</sup> siècle à la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, a été découvert par des collectionneurs cultivés au début du XX<sup>e</sup> siècle et les premières études ont été publiées dans les années 1920.
- 16 Ce qui caractérise ce patrimoine, c'est le changement de point de vue qui a été porté sur lui. Dans le musée cantonal d'Aiguilles, dit musée des Vallées du Queyras, où une partie de ces objets a été exposée de 1920 à 1980 (aujourd'hui, les collections ont été transférées au musée de Gap), les meubles, coffres, coffrets, ustensiles divers n'étaient pas au sens propre du terme exposés, mais déposés dans une salle voûtée, sombre, mal éclairée ; aujourd'hui, au musée départemental de Gap, les deux salles, parfaitement éclairées, qui y sont consacrées sont organisées suivant un principe scénographique qui met en valeur ces objets comme des objets qui se suffisent à eux-mêmes ou qui sont beaux en eux-mêmes. Ce changement de point de vue apparaît aussi dans les photographies. Le premier catalogue est celui d'un *Petit Guide du Visiteur* du musée dauphinois, publié en 1933<sup>28</sup>. Le papier n'est pas de grande qualité. Une page est consacrée au Queyras, illustrée de photos imprimées en noir et blanc sur du papier grisâtre qui n'ont d'intérêt que documentaire ; il en va de même des photos qui illustrent dans la *Gazette des Alpes*<sup>29</sup> (revue régionaliste : du Léman à la Côte d'Azur : les arts, les sports, le tourisme) et dans *L'Art populaire en France*<sup>30</sup> une recension par Hippolyte Muller de ces objets. Aujourd'hui, il en va tout autrement : dans les quatre catalogues qui ont été publiés depuis une vingtaine d'années, à l'intérêt documentaire s'est ajouté l'intérêt artistique ; les photos imprimées sur du papier glacé sont l'œuvre d'excellents photographes d'art ; les objets sont parfaitement éclairés, comme s'ils



étaient devenus dans notre conscience des œuvres d'art en elles-mêmes leur propre fin<sup>31</sup>.

- 17 Les premières analyses, celles de l'archiviste Pinet de Manteyer (1867-1948) et de l'ethnologue Hippolyte Müller (1865-1933), sont fondées sur la thèse de la vallée refermée sur elle-même, à l'écart du monde et qui, de ce fait, est devenue un conservatoire de traditions disparues partout ailleurs en France, etc. Ce ne peut être qu'un art endogène. Pour en rendre compte est avancée l'hypothèse illyrienne<sup>32</sup> ou celle du vestige d'un culte solaire disparu. Un passé très ancien aurait survécu dans le Queyras grâce à l'isolement. Or, les années 1920-1930 pendant lesquelles ces hypothèses sont avancées sont celles, en histoire de l'art, des arts décoratifs. Évidemment, cet art queyrassin n'a aucun lien avec les arts décoratifs des années 1920-1930, ni par les formes, ni par la périodisation, puisqu'il fleurit entre le XVI<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, mais le goût de l'ornement dans les meubles et les objets sculptés est aussi une réalité de l'histoire de l'art en France, certains artisans du Queyras se révélant dignes des ornemanistes du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'existence de ces arts d'ornementation peut être corrélée à la pose de vitraux dans les églises ou à l'acquisition d'estampes et de lithographies, ainsi qu'à l'importante littérature d'érudition, à la pratique du théâtre et à celle du plain-chant. Ces réalités convergentes façonnent une tout autre représentation que celle que produisent les seules conditions matérielles ou physiques ou naturelles.
- 18 Dans les Archives du Service historique de la Défense à Vincennes, sont conservés les mémoires d'officiers et ingénieurs aux ordres de Vauban qui avaient pour mission de transformer un château delphinal du XIII<sup>e</sup> siècle en forteresse militaire incluse dans le réseau des fortifications de la frontière. Dans un mémoire de cinq pages daté de 1694 et signé Ricord, sont énumérées les mesures à prendre pour assurer la défense de la vallée et surtout est analysé le mode de vie des Queyrassins. Ce qui est noté, c'est la prospérité : la seule communauté d'Abriès :
- « Entretenait, auparavant la guerre [de la Ligue d'Augsbourg, 1691-1697], tous les ans, plus de quarante mille brebis, ce qui paraîtrait incroyable, si la chose n'était pas toute récente et de la connaissance de tout le Briançonnais. »
- 19 Et :
- « Une brebis qui leur coûtait pendant la paix trois livres leur en rendait trois et quatre de revenus par an.<sup>33</sup> »
- 20 Autrement dit, la rentabilité du capital investi dans l'élevage était très élevée. Cette prospérité était favorisée par des institutions d'un type inédit et sans exemple en France :
- « Ces peuples se gouvernent en républicains, ne reconnaissant aucun chef parmi eux, n'ayant ni ne souffrant aucun noble [...] Dans les règlements de leurs affaires, ils convoquent des assemblées générales où tous ont droit d'assister et d'y dire leurs sentiments [...]»<sup>34</sup> »
- 21 L'officier Ricord rappelle que les Queyrassins ont acquis, à la suite de transactions passées en 1343, « tous les droits seigneuriaux » (et féodaux) du Dauphin, et il en conclut ceci :
- « Ce qui les a depuis toujours entretenus dans un degré de vanité insupportable.<sup>35</sup> »
- 22 Dans la quatrième édition de leur dictionnaire, les académiciens définissent la vanité comme « amour-propre qui vient de choses frivoles ou étrangères à la personne qui s'en prévaut »<sup>36</sup>. Les notables queyrassins voyageaient et étaient en contact avec les

autorités de la province et du royaume : par vanité, ils ont tenu à vivre eux aussi dans un décor soigné qui fit de l'effet ou qui donnât d'eux la plus belle image possible.

- 23 Toutes ces réalités spirituelles ou immatérielles forment le patrimoine du Queyras ; elles existent partiellement à l'état de vestiges et elles étaient encore vivaces au début du xx<sup>e</sup> siècle quand Raoul Blanchard a fait du Queyras un objet d'étude. Certes, il est malaisé et sans doute vain d'en rechercher la cause, l'essentiel étant ce qu'elles dévoilent des réalités de cette vallée de haute montagne. En 1910, dans son étude consacrée à la commune de Saint-Véran, Raoul Blanchard souhaite que cette commune, entièrement vouée à l'agriculture de montagne, la seule activité adaptée aux conditions physiques, persiste dans son être et reste ce qu'elle est<sup>37</sup>. Si cela s'était réalisé et que la commune n'eût pas délaissé l'agriculture pour le tourisme, un siècle plus tard, Saint-Véran serait désert. Avec deux autres confrères, Paul Veyret (1912-1988) et Pierre Chauvet, Raoul Blanchard a publié en octobre 1947 un rapport sur le Queyras<sup>38</sup> et destiné à informer la sous-commission « Vie rurale en montagne » du Plan de modernisation de l'agriculture. Les propositions suggérées ont été en partie mises en œuvre avec d'importants moyens humains et financiers de 1952 à 1960, lorsque le Queyras est devenu une *zone témoin*<sup>39</sup>. Or, à peine cette expérience terminée, l'agriculture de montagne a quasiment disparu. Dans ce rapport de 1947, Raoul Blanchard et ses collègues ne tiennent pas compte de cette réalité qu'est le marché. Ils raisonnent comme si l'économie de la France était de type public. L'oubli est d'importance, car le Queyras a bénéficié d'une *niche* (un étroit segment de marché, avec une offre restreinte et une demande assez large, sans concurrence véritable), son économie étant fondée, non pas sur l'agriculture (de sorte que les questions de l'aire, des jachères, de l'absence d'engrais, etc. ont peu de pertinence), mais sur l'élevage et la vente, dans les villes du Piémont proche (à 5 ou 6 heures de marche), puis en Provence, des produits de l'élevage (agneaux, laine, fromages, beurre, lait), ainsi que du commerce de tout autre produit (colportage, parapluies, articles de ménage, textiles). Or, au xix<sup>e</sup> siècle, avec une offre de produits laitiers, fromages, agneaux, qui a crû dans d'importantes proportions et avec une concurrence attisée par les chemins de fer et le développement de la circulation routière, cette niche a peu à peu disparu.
- 24 Comment des savants admirables ont-ils pu s'abuser sur cette vallée de haute montagne ? Il faut, pour le comprendre, examiner leur *épistémè*, c'est-à-dire ce qu'ils présupposent avant toute analyse et les concepts qui organisent leur pensée, à savoir le positivisme et le déterminisme : les faits, mais uniquement les faits matériels, et ce que Blanchard appelle les *conditions* naturelles, physiques ou géographiques. Les réalités matérielles (le relief, l'altitude, les eaux, la pluviométrie, l'exposition au soleil, la déclivité des pentes, les températures, etc.) ne conditionnent, ni ne déterminent, l'habitat, les modes de production, le style de vie, les mœurs. L'exemple du Queyras le prouve. De plus, ce que Raoul Blanchard présuppose, c'est la convergence entre l'histoire de cette haute vallée alpine et l'histoire de France. La France a connu de 1820 à 1910, puis jusqu'à aujourd'hui, une prospérité sans précédent, conséquence d'une croissance économique régulière et parfois très forte. Le Queyras n'a rien connu de tel pendant la même période. La prospérité queyrassine est antérieure de plusieurs siècles et elle cesse à la Révolution, quand le Queyras perd ses libertés publiques, et pendant le

xix<sup>e</sup> siècle, quand le Queyras perd ses marchés proches. L'histoire du Queyras et l'histoire de la France ne sont pas synchrones. Or, cette dimension historique est totalement absente des analyses de Raoul Blanchard, qui tient les réalités physiques pour immuables, et présente la vallée comme rétive à tout changement, alors que le changement est en train de se produire sous ses yeux.

- 25 Les études menées dans le cadre de l'Inventaire corrigent la vision d'une vallée isolée, refermée sur elle-même, à l'écart du monde. En 1964, mettant en place la Commission de l'Inventaire, André Malraux, alors ministre de la Culture, avait prévu que cette « nouvelle dimension [...] du savoir » entraînerait « une mise en question sans précédent des valeurs sur lesquelles ces connaissances se fondent »<sup>40</sup>. En 1970, dans l'éditorial du numéro 9 de *La Revue de l'Art*, André Chastel a tiré un premier enseignement de cet Inventaire :

« Le recensement [...] est surtout générateur d'une nouvelle dimension intellectuelle du savoir.<sup>41</sup> »

- 26 Michel Melot a montré que cette intuition était réalisée<sup>42</sup>. Mais il n'y a pas que le champ de l'art qui en ait été affecté : la connaissance que l'on pouvait se faire de toute une « civilisation » en était renouvelée :

« Une entreprise d'inventaire, avec son ambition énorme, [...], c'est, en somme, un effort passionnant et désespéré pour doter de mémoire, c'est-à-dire pour rendre intelligible à elle-même dans son développement, une civilisation qui tend, par son accélération propre, à perdre la dimension historique. »<sup>43</sup>

- 27 C'est ce que montre l'étude du patrimoine du Queyras.

## BIBLIOGRAPHIE

ALBERA Dionigi, *Au fil des générations : terre, pouvoir et parenté dans l'Europe alpine (xiv<sup>e</sup>-xx<sup>e</sup> siècles)*, Presses Universitaires de Grenoble, coll. « La Pierre & L'Écrit », 2011.

ALBERT Aristide, « Le pays briançonnais. Les Queyrassins négociants », *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes*, huitième année, Gap, 1889.

ARNAUD Claude, « Une mémoire de Saint-Véran : vie traditionnelle et patois queyrassins », *Le monde alpin et rhodanien, revue d'anthropologie régionale*, 11-3, 1983, p. 5-103.

BERGE Pierre (abbé), *Monographie de Saint-Véran*, Gap, 1928.

BERGE Pierre (abbé), *Monographie d'Abriès, Val-des-Prés*, Éditions Transhumances, 2015.

BLANCHARD Raoul, « Le village de Saint-Véran. Monographie d'une commune de haute montagne », *La Montagne*, Revue du Club Alpin Français, tome VI, Paris, 1910.

BLANCHARD Raoul, VEYRET Paul, CHAUVET Pierre, « Les possibilités de modernisation d'une haute vallée alpestre (le Queyras) », *Revue de géographie alpine*, tome XXXVI, n° 4, Grenoble, 1948.

BLANCHARD Raoul, *Les Alpes Occidentales*, tome V : *Les Grandes Alpes françaises du Sud*, volume 2, Paris et Grenoble, B. Arthaud, 1950.

BURNS Robert, « Saint-Véran : France's Highest Village », *The National Geographic Magazine*, volume CXV, n° 4, National Geographic Society, Washington, avril 1959.

Catalogue d'exposition (en français et en italien), *De l'habitation au musée : mobilier du Queyras*, L'Arcière, Cuneo, 1989.

CHABRAND Armand, *Vieilles coutumes et traditions briançonnaises*, Grenoble, Drevet, 1901.

CHASTEL André, « Éditorial », *Revue de l'Art*, Éditions du CNRS, n° 9, Paris, 1970.

CHEVALLIER Stéphane, PUTELAT Gaëlle et Pierre, *Meubles et objets anciens du Queyras et des vallées voisines*, Éditions du Queyras, Saint-Véran, 2012.

DELAFONT Polydore, « Un village des Hautes-Alpes », *Revue du Dauphiné*, tome troisième, Valence, 1838.

GENETTE Gérard, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Le Seuil, 1982.

GLÜCK Denise, *Le Queyras I, les collections ethnographiques*, Musée départemental, Gap, 1991.

GONDRET Jacques, *Mœurs et coutumes des habitants du Queyras au XIX<sup>e</sup> siècle*, 2<sup>e</sup> éd., (chapitre III des *Mémoires historiques sur le Queyras*, années 1850, manuscrit non publié), Centre Alpin et Rhodanien d'Ethnologie, Grenoble, 1981.

GRANET-ABISSET Anne-Marie, *La Route réinventée : les migrations des Queyrassins aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Presses Universitaires de Grenoble, 1994.

GRANET-ABISSET Anne-Marie, « Les Alpes "cultivées". Le goût du livre et la maîtrise des savoirs écrits dans les sociétés alpines traditionnelles. L'exemple du territoire des Escartons », *Anticléricalisme, minorités religieuses et échanges culturels entre la France et l'Italie*, FORLIN Olivier (dir.), L'Harmattan, Paris, 2006.

GUILLAUME Augustin (général), *Le Queyras*, 1<sup>er</sup> éd., Société d'Études des Hautes-Alpes, Gap, 1968.

ISNEL Pierre, « Avant-propos », *Le Queyras*, de Jean TIVOLLIER et Pierre ISNEL, Gap, 1938, (2 vol.).

LAPACHERIE Jean-Gérard, « Les Canaux d'irrigation du Queyras », *Queyracines*, n° 19, Arvieux, février 2016.

LAPACHERIE Jean-Gérard, « Vie et œuvre de l'abbé Chaffrey Martin, écrivain queyrassin » et « Journal de l'abbé Chaffrey Martin », *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes*, Gap, année 2013.

LAPACHERIE Jean-Gérard, « Bourcier, prêtre queyrassin réfractaire », *Annales du Midi* (revue de la France méridionale), tome 127, n° 290, Toulouse, Privat, avril-juin 2015.

LAPACHERIE Jean-Gérard, « Les chemins de la Croix dans le Queyras », *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes*, Gap, année 2015.

LAPACHERIE Jean-Gérard, « Les vitraux des églises du Queyras », *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes*, Gap, année 2016.

MALLÉ Marie-Pascale, *Queyras, Hautes-Alpes*, coll. Images du Patrimoine, Association pour le Patrimoine de Provence, 1994.

MALLÉ Marie-Pascale, *L'habitat du nord des Hautes-Alpes, patrimoine architectural et mobilier*, coll. Cahiers du Patrimoine, Association pour le Patrimoine de Provence et Société d'Études des Hautes-Alpes, Aix-en-Provence et Gap, 1999.

MALRAUX André, *Écrits sur l'Art*, Gallimard, Paris, coll. Bibliothèque de la Pléiade, tome II, 2004.

MARITAN Joseph, *Mes Souvenirs*, Bibliothèque de l'Association de Généalogie des Hautes-Alpes, Gap.

MELOT Michel, *Mirabilia. Essai sur l'Inventaire général du patrimoine culturel*, Gallimard, Paris, coll. Bibliothèque des idées, 2012.

MULLER Hippolyte, « Quelques vieilles sculptures sur bois dans le Queyras », *La Gazette des Alpes* (Les Arts, Les Sports, Le Tourisme, Revue régionaliste paraissant le samedi), Grenoble, cinquième année, n° 180, 1925.

MULLER Hippolyte, « Études d'art populaire dans le Queyras (Hautes-Alpes) », *L'Art populaire en France*, troisième année, Strasbourg et Paris, Istra, 1931.

RICORD, « Description et situation de la vallée du Queyras, des avantages que l'on peut retirer et de l'intérêt que l'on a d'y occuper deux postes de la dernière importance », Archives du Service historique de la Défense, Fort de Vincennes, 1 VH 1512, carton 1, n° 7, 1694.

RIOU Yves-Jean, « Iconographie et attitudes religieuses. Pour une iconologie du vitrail du XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue de l'Art*, Paris, Éditions du CNRS, 1986.

ROSENBERG Harriet, *A Negotiated World, Three Centuries of Change in a French Alpine Community*, University of Toronto Press, 1988. Version française : *Un monde négocié*, Grenoble, Le Musée Dauphinois, coll. Le Monde alpin et rhodanien, 2014.

SOULIÉ DE BRU, « Les maisons-types dans la région des Hautes-Alpes », *Enquête sur les conditions de l'habitation en France. Les maisons-types* (éd. Alfred de Foville), Comité des Travaux historiques et scientifiques, Paris, Leroux, 1894.

TIVOLLIER Jean, *Monographie de la vallée du Queyras*, Gap, 1897.

TIVOLLIER Jean, *Molines-en-Queyras*, 1<sup>er</sup> éd., Lyon, 1913 ; 3<sup>e</sup> éd., Éditions Transhumances, Val-des-Prés, 2016.

TIVOLLIER Jean et ISNEL Pierre, *Le Queyras*, Gap, 1938, (2 vol.).

## NOTES

1. R. Blanchard, *Les Alpes Occidentales* (V, 2), p. 894.
2. *Ibid.*, p. 935.
3. R. Burns, « Saint-Véran : France's Highest Village », p. 570-588.
4. A. Guillaume, *Le Queyras*.
5. J-G. Lapacherie, « Les canaux d'irrigation du Queyras », p. 15-17.
6. H. Rosenberg, *A Negotiated World*.
7. D. Albera, *Au fil des générations*, p. 405-409 et p. 447-458.
8. A-M. Granet-Abisset, *La Route réinventée*, p. 281, et « Les Alpes "cultivées". Le goût du livre et la maîtrise des savoirs écrits dans les sociétés alpines traditionnelles. L'exemple du territoire des Escartons », p. 305-324.
9. M-P. Mallé, *Queyras*, p. 3-78 ; et *L'habitat du nord des Hautes-Alpes*.
10. Soulié de Bru, « Les maisons-type dans la région des Hautes-Alpes », p. 169-184.
11. P. Berge, *Monographie de Saint-Véran* et *Monographie d'Abriès*.
12. J-G. Lapacherie, « Vie et œuvre de l'abbé Chaffrey-Martin », p. 171-206.

13. J-G. Lapacherie, « Bourcier, prêtre réfractaire queyrassin », p. 235-251.
14. Claude Arnaud (1892-1973), natif de Saint Véran, auteur d'une histoire de sa commune, publiée en 1983 par les soins de Jean-Claude Duclos, conservateur du musée dauphinois de Grenoble dans *le Monde Alpin et Rhodanien*.
15. J. Tivollier, *Monographie de la vallée du Queyras ; Molines-en-Queyras ; Le Queyras*.
16. Le docteur François Rozan (1823-1891), médecin militaire, auteur d'une *Physiologie du mariage* (1866), dirige un service médical pendant les campagnes d'Italie du Second Empire.
17. J. Gondret, *Mœurs et coutumes des habitants du Queyras au XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 44.
18. P. Isnel, « Avant-propos », p. XV-XIX.
19. G. Genette, *Palimpsestes*.
20. J. Maritan, *Mes Souvenirs*, p. 54.
21. P. Delafont, « Un village des Hautes-Alpes », p. 302-314.
22. H. Rosenberg, *A Negotiated World*, p. IX-XV.
23. A. Albert, « Le Pays briançonnais. Les Queyrassins négociants », p. 313-331.
24. A. Chabrand, *Vieilles coutumes et traditions briançonnaises*, p. 16-18.
25. Y-J. Riou, « Iconographie et attitudes religieuses. Pour une iconologie du vitrail du XIX<sup>e</sup> siècle », p. 41.
26. J-G. Lapacherie, « Les vitraux des églises du Queyras », p. 77-100.
27. J-G. Lapacherie, « Les chemins de la Croix dans le Queyras », p. 87-104.
28. H. Muller, *Petit Guide du Visiteur*, p. 12-15.
29. H. Muller, « Quelques vieilles sculptures sur bois dans le Queyras », p. 1-3.
30. H. Muller, « Études d'art populaire dans le Queyras (Hautes-Alpes) », p. 7-20.
31. D. Glück, *Le Queyras I, Les collections ethnographiques*, p. 21-80 ; M-P. Malle, *Queyras*, p. 3-78 ; Catalogue d'exposition, *De l'habitation au musée : mobilier du Queyras*, p. 55-137 ; S. Chevallier, G. et P. Putelat, *Meubles et objets anciens du Queyras et des vallées voisines*.
32. Les lointains ancêtres des Queyrassins viendraient d'Illyrie où existe une tradition du meuble sculpté.
33. Ricord, « Description et situation ... », p. 1-5.
34. *Ibid.*
35. *Ibid.*
36. *Ibid.*
37. R. Blanchard, « Le village de Saint-Véran (monographie d'une commune de haute montagne) », p. 680-691.
38. R. Blanchard, P. Veyret et P. Chauvet, « Les possibilités de modernisation d'une haute vallée alpestre (le Queyras) », p. 577-591.
39. L. Roche, « Les zones-témoins », *Économie rurale*, n° 15, 1953, p. 11-19.
40. A. Malraux, *Écrits sur l'Art*, p. 1193-1194.
41. A. Chastel, « Éditorial », p. 4-5.
42. M. Melot, *Mirabilia. Essai sur l'Inventaire général du patrimoine culturel*, p. 21-28.
43. A. Chastel, « Éditorial », p. 4-5.

---

## RÉSUMÉS

Au sujet du Queyras (Hautes-Alpes), la thèse d'une vallée de haute montagne fermée, sans lien véritable avec l'extérieur et rétive au progrès a été exprimée par Raoul Blanchard et reprise par des historiens des Alpes et du Queyras (Robert Burns, général Guillaume, etc.). Or, elle est démentie par des études récentes ou des faits, naguère ignorés, matériels (irrigation de 50 % des terres et « niche » de marché) ou immatériels, qui relèvent de la culture : tableaux, vitraux, statues, goût pour l'érudition, pratique du théâtre et du plain-chant, haut niveau d'instruction. Pour comprendre ce qui a donné du crédit aux thèses sur la fermeture, l'archaïsme, l'extériorité à l'histoire, il faut analyser l'*épistémè* de ceux qui ont formulé ces thèses, c'est-à-dire ce qu'ils ont présupposé avant toute analyse : importance accordée aux *conditions* (naturelles, physiques ou géographiques), positivisme, déterminisme, primauté donnée à l'agriculture sur le négoce.

## AUTEUR

**JEAN-GÉRARD LAPACHERIE**

Professeur émérite, Langue et littérature française